

Alain Gurly

Contes et Récits Cévenols

1994-2013

Du même auteur :

Chroniques, Contes :

- "Adieu ma Cévenne" en 1992 (Lacour) - Réédition 2006 chez Ecrits d'Oc

- "Les Contes d'un Duganel" en 1994 (Impr. Marès - Alès) - Réédition 2006 chez Ecrits d'Oc sous le titre "Contes Cévenols"

"Les Carnets du Réboussié" en 2001 (Impr. Jouve - Paris)

- "Les Contes du Piquetache" en 2003 (Impr. Jouve - Paris) - Réédition 2006 chez Ecrits d'Oc, sous le titre "Vieilles Histoires Cévenoles"

- "Histoire de La Grand Combe" en 2006 (Editions Ecrits d'Oc)

- "Les Nouveaux Carnets d'un Réboussié" (2007 - Ecrits d'Oc)

- « Poètes et écrivains cévenols de langue occitane » (2008 – Ecrits d'Oc)

Romans policiers de terroir :

Les enquêtes de Phino le Berger :

- « La Clède de la Jeune Morte », roman policier de terroir.(2008- Ecrits d'Oc)

- « L'affaire de la Fête aux Champignons » (2010 – Béruille AutoEdition)

Poésie :

A reçu le Grand Prix de Poésie des Jeux Floraux d'Orange en 2005. A été nommé dans plusieurs autres concours, dont celui de Lyon et celui de Sète.

Sociétaire de la Société des Poètes Français

Titres des recueils poétiques disponibles :

- « A l'Est d'Octobre » (2007)

- « Cévennes toujours » (2008)

- « Les Antiques » (2009)

- « Nostalgie » (2009)

Sur Internet : Site littéraire et poétique : <http://versamoi.free.fr>

ISBN ISBN : 978-2-9544902-0-5

EAN 9782954490205

© Bérrouille Auto Edition – 2015

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2^{ème} et 3^{ème}alinéa), d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustrations, "toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou ses ayants droit ou ayants cause est illicite" (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction par quelque procédé que ce soit constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Livre premier

Les Contes d'un duganel

Phonsine et la Roumèque

Le Mur

Histoire de la Novio

Les Mémoires de l'eau

Histoire du Tarabastiè

Et autres histoires...

PRÉFACE

Ces contes ne sont pas particulièrement des histoires pour amuser les enfants. Certains d'entre eux peuvent paraître amusants, mais la plupart ne sont pas spécialement drôles. C'est que les événements sur lesquels réagissent les personnages de ces histoires ne sont pas toujours souriants.

Si j'ai écrit ces textes, c'est parce que j'éprouve, en vieillissant, le besoin de plus en plus pressant de faire revivre non seulement ce qui fut mon enfance, mais aussi un Temps passé qui me paraît maintenant complètement et définitivement révolu. Il est révolu, bien sûr, à cause des progrès techniques qui caractérisent notre époque et de la révolution planétaire qui s'accomplit sous nos yeux.

Il est révolu surtout à cause de l'évolution catégorique qui s'est faite dans les mentalités.

Les Cévenols d'autrefois - il n'y a pas si longtemps - étaient des gens simples, mais nantis d'un courage de fer et d'un moral en béton. Avec, en outre, une sensibilité d'autant plus à fleur de peau qu'ils s'employaient à la bien cacher ! La solidarité, chez eux, n'était pas un vain mot, et encore moins un projet. C'était une application quotidienne de leurs règles de vie.

On aura peut-être remarqué que j'employais souvent le terme de la Cévenne, plutôt que celui des Cévennes. C'est d'abord parce que les Cévennes sont un simple terme géographique, et moi je m'obstine à les singulariser..

Car, ce qui m'intéresse dans la Cévenne d'autrefois, au-delà de l'économie ancestrale basée sur l'agriculture rurale, les vers à soie et les filatures, les troupeaux de moutons et de chèvres, la mine et les mineurs, c'est cette structure mentale des Cévenols qui, trempée par les vicissitudes et les malheurs des siècles, s'est perpétuée jusqu'à ces dernières années. Cette structure mentale forte et bien marquée -que je qualifierai de singulière- n'a pas pu

être détruite au cours des siècles par les dragonnades, la misère, les invasions et la pauvreté. Mais, en quelques années, la pléthore, le bien-être, les médias et l'avachissement des mœurs ont réussi à la faire disparaître. Ce meurtre courtois, subtil, quasi invisible a eu lieu en toute tranquillité.. La civilisation planétaire est arrivée jusque dans nos vallées, gommant sans pitié toutes nos traditions, nos coutumes, nos mœurs et jusqu'à notre caractère.. L'âme séculaire de la Cévenne n'est plus. Il nous reste des Musées, et pis encore, le Folklore pour touristes qui passent.

Je sais, on dira peut-être que je "*répapiou*"... *Tan bé béléou !* Ce qui me préoccupe ici, c'est de faire revivre tout cela, au travers d'histoires où les anecdotes véridiques se mêlent étroitement à la fiction... C'est le but que j'ai poursuivi et, quand je relis ces lignes, je me demande si je l'ai atteint aussi pleinement que je l'aurais souhaité.

Ce sera au lecteur d'imaginer, selon son cœur et son souvenir, ce qu'aurait pu être la suite.

C'est pourquoi je dédie ce livre à tous ceux qui, comme moi, ont rencontré un jour la Roumèque, n'ont plus jamais cessé de la rencontrer, et la rencontreront, quoi qu'il arrive, tous les jours de leur vie, à travers le moindre arbre, la moindre pierre, la moindre source et le plus humble des habitants de la CÉVENNE.

Bérrouille, 1994-2006

A.G

Le Duganel

Pour ceux qui l'ignorerait, ou qui auraient quelques doutes, *una suita*, chez nous, n'est pas un morceau de musique.

C'est une chouette.

Le *Chot Banu*, c'est un Grand Duc. *Banu*, parce qu'il porte deux plumettes dressées en forme de corne de chaque côté de la tête. Quant au Duganel, c'est un hibou ordinaire, ni Grand, ni Duc.....
*un aousel dé nuè !!*¹

Ces personnages majeurs des nuits cévenoles se détectent surtout à l'oreille.

Le hibou pousse des Hou ! Hou ! Hou ! répétés et lamentables, la chouette, des couinements sinistres et suraigus, le Grand Duc, plus rare, des — Bouhouhou — caverneux et des claquements de gong funèbre.

À cause de leur aspect et de leurs cris, ces oiseaux sont réputés pour être inquiétants et de mauvais augure...

Or, il n'en est rien.

Si vous les rencontrez fortuitement dans la forêt, à la tombée du jour, ils ont encore plus peur que vous.. Alors, ils secouent leurs grandes ailes couleur de cendre, clignent de leurs gros yeux ronds d'épouvante et s'envolent, à tire-d'aile, zigzaguant entre les arbres, pour se cacher silencieusement au plus profond de la futaie..

Mais, si vous avancez doucement, sans bruit, sans agitation, sans parler, le Duganel - par exemple - peut se révéler un personnage très intéressant.

Écoutez plutôt.

Quand j'étais enfant, j'allais tous les jours prendre la micheline à la gare de La Levade pour me rendre au Lycée d'Alès, et cette

¹ Banu = cornu
Un oiseau de nuit.

Micheline partait à sept heures du matin.

Il y avait toujours une voiture vide qui passait la nuit dans le dépôt de la gare et qu'on raccrochait le lendemain à la rame descendante. Le matin, je montais toujours le premier dans la voiture vide, car j'ai toujours été un lève-tôt.

Or, un beau jour, en rentrant dans cette voiture, qui avait passé toute la nuit-là, avec les fenêtres ouvertes, j'ai vu que le Duganel s'était perché sur un dossier des sièges du fond.

Il s'était bien installé, là, poussiéreux, méditatif, dans son auréole de plumes.

Je me suis approché très lentement, doucement, sur la pointe des pieds, en retenant mon souffle pour ne pas l'effrayer, et je me suis assis sur le siège en skaï, froid et crissant, en face de lui.

Il n'a pas eu peur de moi. Il m'a regardé sans battre des paupières, de son gros œil rond où jouaient des paillettes mordorées, paisiblement, pensivement, comme me jaugeant, pour voir si j'étais digne de sa confiance.

C'était apparemment un très vieux Duganel, plein de souvenirs et d'expériences passionnantes.

C'est pourquoi, comme je me tenais bien tranquille, bien calme et bien droit sur mon fauteuil, le brave Duganel s'est senti en confiance. Entre nous, c'était un bavard, comme tous ceux qui restent longtemps seuls sans personne à qui parler, et comme tous les oiseaux de son espèce, ainsi que peuvent vous le certifier les personnes qui connaissent bien les Duganels !

Il s'est mis à me parler et à me raconter sa vie, et tout ce qu'il avait vu dans les serres, les châtaigneraies et les masades depuis qu'il était un jeune Duganel à peine sorti du nid.

Eh bien ! C'est incroyable ce qu'un Duganel peut avoir vu dans sa pauvre existence d'oiseau de nuit, caché au milieu des frondaisons, dans les haies, dans les buissons, dans les taillis, dans les greniers, les clochers, où personne ne sait qu'il se trouve, mais d'où il peut tout voir et tout entendre, lui !!

Et, tous les matins, pendant un mois de printemps, le Duganel m'a raconté ses souvenirs et a égrené des histoires.

Je l'écoutais silencieusement, les yeux mi-clos, tandis qu'il me parlait de sa voix basse et rauque, légèrement grasseyante. Quelquefois, il s'arrêtait pour souligner un mot, ou une phrase, d'un claquement de bec ironique, ou indigné. Il y avait souvent plusieurs épisodes à ses histoires. Car, dès qu'il entendait les bruits de pas et les conversations des autres voyageurs qui arrivaient, le vieux Duganel s'envolait sans bruit par la fenêtre !

Je l'aurais bien écouté toute ma vie... Mais, un matin, quelques personnes sont arrivées avant moi dans cette voiture vide, au dépôt de la gare, et mon Duganel a eu très peur. Comme j'arrivais, au galop, essoufflé d'avoir couru, car j'étais en retard, je l'ai aperçu qui s'envolait par la fenêtre, en poussant des Houhouhou ! désespérés.

Et je ne l'ai plus jamais revu.....

Mais je n'ai jamais oublié ses histoires.

Phonsine et la Roumèque

Une autre vision, plus moderne, et plus désabusée de la Roumèque.....? Peut-être. En tout cas, ce conte est dédié à tous ceux qui, comme la Phonsine et comme moi, retrouvent tous les jours la Roumèque dans les serres de la Cévenne.

Au mas de la Roubine vivait alors une fillette de huit ans, entre ses parents, ses grands frères et sa Mamé, vieille dame de quatre-vingts ans.

La fillette s'appelait Alphonsine. On lui disait Phonsine.

La Mamé Joséphine l'appelait Phonsinette...

Ero lou curo nis dé la nisado !²

C'était une magnifique petite fille, avec des cheveux châains et de grands yeux noirs, toujours remplis d'étonnement et de rêve. La Phonsine avait des yeux toujours écarquillés comme si elle découvrait le monde sans arrêt ! Elle adorait jouer à se raconter des histoires, car elle n'avait personne avec qui s'amuser toute la journée : ses frères, déjà grands garçons, partaient travailler. Son père aussi. La mère avait son ménage. Il n'y avait que la Mamé de disponible. Heureusement, la Mamé Joséphine était un puits d'histoires. Elle était bavarde et inépuisable !! La Phonsine adorait l'écouter. Il y avait d'abord toutes les histoires de la jeunesse de la

² C'était la dernière de la nichée.

Mamé, qu'elle racontait en les enjolivant, en les arrangeant un peu, pour la petite fille... Mais il y avait surtout les contes de fées que la petite fille prisait par-dessus tout, et qui la tenaient, des heures entières, dans le giron de la Mamé, perdue dans des contes de sorcières, de gnomes et de farfadets, les yeux grands ouverts sur le vague de son imagination.

Un jour où la Phonsine avait fait une bêtise vénielle, peccadille d'enfant, sa mère avait grondé en disant :

— Si tu n'es pas sage, je vais appeler la Roumèque!!

La fillette s'était précipitée sur la vieille Joséphine pour se faire expliquer qu'est-ce c'était que cette Roumèque, dont elle ne lui avait jamais parlé encore. La Mamé avait joint ses vieilles mains, ridées comme la peau des pommes cuites :

— La Roumèque ?? Oh ! Euh !

Eh bé ! La Roumèque ! C'est difficile à dire.. Tantôt c'est une vieille femme voûtée, et ridée, comme moi... Mais en plus jolie et plus agile... C'est une espèce de fée qui emporte les enfants polissons..

La Phonsine avait demandé :

— Elle les emporte ? Pour quoi faire ?

Mais, au lieu de répondre, la Mamé s'était perdue dans ses explications :

— Quelquefois, elle se change en autre chose. Elle change de forme pour ne pas se faire reconnaître.

La petite ouvrait des yeux grands écarquillés pour essayer d'imaginer cette extraordinaire Roumèque.

— Quelquefois, poursuivait la vieille Joséphine, elle ressemble à une sorcière sans dents, où alors au contraire, avec d'énormes dents qui lui sortent de la bouche, comme les défenses des sangliers.. Quelquefois elle se change en écheveau de laine, une vieille pelote raide et bourrue comme une brosse de chiendent....Mon grand'père m'a raconté, il y a bien longtemps, ma drouléto, qu'un jour il avait ramassé sur le chemin un paquet de vieille laine ébouriffée, légère comme une plume et rêche comme du crin. Il avait mis cet étrange colis sous son bras, en pensant —*qu'aco po servi a coucon, béléoù*—³ Mais, au fur et à mesure qu'il avançait, le paquet de laine s'était fait de plus en plus lourd sous son bras, lourd...comme du plomb. Tant et si bien qu'il a dû le déposer sur le sol, pour reprendre son souffle. Et là ! Alors ! Zfffft !! le paquet de laine est parti en courant sur de petites pattes, et en riant aux éclats. Mon papé a entendu cette phrase au milieu des éclats de rire :

*Tan bé, mé siéï fà pourta uno paoùséto !!*⁴

C'était la Roumèque qui venait de lui jouer un tour à sa façon.

La Phonsine buvait les paroles de la Mamé.

—Où elle habite, la Roumèque, Mamé Joséphine ?

— Près des gourgues des ruisseaux, ma nène, loin dans la montagne, dans les ruines des bergeries et des mas abandonnés.. Elle sort doucement sur la fin de l'après-midi, quand le soir va tomber.

— Tu l'as vue, toi, Mamé ?

La vieille riait doucement :

— Bien sûr, ma Phonsine, il y a longtemps, *quan éré péquéléto* !⁵

³ Ça peut servir à quelque chose peut-être !

⁴ Aussi bien je me suis fait porter un peu !

—Alors je pourrai peut-être la voir, moi aussi, avait déclaré la gamine pleine d'espoir.

La figure de la Mamé s'était renfrognée :

— *Saï pa, ma drouléto. Aro, i a dé tèn qué pa dengus l'a visto.*⁶

Mais la Phonsine ne l'entendait plus, perdue dans un immense espoir d'enfant : celui de voir enfin la merveilleuse Roumèque.

* * *

À compter de ce jour mémorable, la petite se mit à fouiner partout. On la trouvait dans les endroits les plus inattendus, dans les recoins des caves, de la clède, des remises et des greniers. On la trouvait embusquée à l'entrée des galeries des puits de la masade, guettant on ne savait quoi, des heures entières.

Ses parents avaient constaté que la Phonsine disparaissait subitement une heure ou deux en fin d'après-midi.. Et impossible de lui faire avouer où elle se cachait jusqu'à la tombée de la nuit...

— Amaï, dé qu'as fa jusqu'aro ?

— Rien, disait alors la fillette, le sourcil froncé et l'air occupé. Rien. Je cherche quelque chose...

On ne pouvait rien en tirer de plus... Mais la mamé Joséphine riait sous cape, toute seule dans son fauteuil près du fourneau, et ses yeux se plissaient de contentement lorsqu'elle voyait partir la gamine, toute affairée, à travers le carreau de la cuisine. La Phonsinette s'était mis dans sa petite tête dure de cévenole qu'il lui fallait trouver à tout prix cette sacrée Roumèque.. La mamé l'avait vue, elle devait donc se trouver par là... Elle la verrait aussi, et peut-être, qui sait, elle pourrait lui parler.., lui demander des choses

⁵ Quand j'étais petite !

⁶ Je ne sais pas, ma petite. Maintenant, il ya longtemps que personne ne l'a vue.

intéressantes : à quoi ça pouvait bien servir d'être Roumèque et ainsi de suite.

La petite fille cherchait avec acharnement.

Chaque fin d'après-midi, elle explorait méthodiquement les endroits les plus réputés pour être fréquentés par la Roumèque.

Elle visita le lit du valat presque jusqu'à la source. Elle insistait aux endroits bien fourrés, difficiles d'accès, là où les aulnes formaient des frondaisons touffues et des enchevêtrements inextricables de grosses racines, déterrées par les crues, qui enfermaient dans leur étroite, comme des serres de rapaces, les gros rochers granitiques de la rive. La Phonsine remontait le lit du valat sans bruit, en faisant bien attention à toutes les caches, à tous les recoins, à tous les trous, en se penchant sur tous les gourgs profonds et ombreux où il lui arrivait de surprendre de grosses truites endormies au fond sur un lit de feuilles mortes. Elle restait de longues minutes immobile, blottie contre un rocher, regardant avec attention si rien ne bougeait dans le clair-obscur du valat et le long des berges où s'avançaient discrètement les ombres du soir. Elle surveillait aussi la vie minuscule du ruisseau : le lent cheminement des porte-bois au fond de l'eau, traînant derrière eux leur longue carcasse ligneuse, les arabesques des araignées d'eau patinant à toute allure à la surface cristalline des vasques, le ballet aérien des libellules à la robe d'émeraude, l'éclosion des éphémères, et le martin-pêcheur filant comme une flèche minuscule sous les frondaisons....

Puis elle changea de secteur de recherche.

Elle s'en fut dans la montagne pour explorer les bergeries abandonnées, les granges effondrées, au risque de recevoir une des pierres branlantes de la toiture sur la tête. Elle avait pensé d'abord à ces vieilles constructions, mais rapidement, elle préféra les vieux

mas abandonnés depuis des lustres, parce que mal commode d'accès, trop loin au fond des serres, perdus dans la montagne. C'était, pour y accéder, une véritable expédition. Mais la Phonsine savait depuis longtemps se faufiler sous les cabasses, traverser les landes de genêts deux fois plus haut qu'elle, ramper sous les ronciers, enjamber les petites bruyères, patauger à mi-jambe dans les matelas de ces feuilles sèches que personne ne faisait plus brûler depuis longtemps. Elle avait découvert, au sortir d'un de ces fourrés inextricables, une bâtisse ancestrale où ne restaient plus debout que quelques pans de murs branlants, éventrés depuis longtemps par les ronces et les acacias épineux, mais dont les alentours cependant restaient curieusement dégagés, comme si quelqu'un s'en occupait régulièrement.

Il y avait en effet une prairie d'herbe rude mais bien verte qui ceinturait les ruines sur une cinquantaine de mètres de diamètre. Dans ce pré isolé du serre par l'étendue désolée des bartas, on pouvait s'asseoir sur des pierres plates de schiste à lauzes, qui semblaient avoir été déposés là tout exprès. La Phonsine avait consciencieusement exploré la ruine. Depuis sa première visite, elle revenait régulièrement s'asseoir sur sa pierre pour se reposer et pour rêvasser. D'ailleurs, on avait une très belle vue, car l'horizon était dégagé. La Phonsine n'apercevait pas son mas, pourtant proche à vol d'oiseau, car il était caché par un ressaut de la montagne. Par contre elle découvrait toute la vallée du ruisseau de la Bruche, jusque vers les têtes de sources, qui griffaient la montagne - au nord - de leurs quatre rainures profondes, ce qui donnait au serre une physionomie aisément reconnaissable.

Les mas s'égrenaient sur le versant Ouest du valat à diverses altitudes, à des étages différents selon que les constructeurs avaient voulu profiter ou de la source, ou de l'ombrage, ou bien, au contraire, de l'ensoleillement. Chaque mas était encerclé de sa masade, reconnaissable aux ramures vert clair des châtaigniers,

dans les derniers rayons vespéraux du soleil. Les faïsses, régulièrement étagées sur le coteau abrupt du serre, dessinaient des alignements de terre ocre, lorsqu'elles étaient labourées, et verdâtres, lorsque le terrain était destiné à la pâture des troupeaux. Les faïsses du bas de la pente, près du ruisseau, étaient réservées aux cultures de légumes, car la proximité de l'eau courante autorisait, sans peine, de nombreux arrosages. Et la petite restait là, écoutant et regardant, surveillant et espérant, jusqu'à ce que le soleil, dans une auréole rougeoyante, disparaisse derrière la crête d'en face, déchiré par les rideaux de pins, dont la silhouette fantomatique se profilait en ombre chinoise longtemps après la disparition de l'astre. Lorsqu'elle rentrait au mas, la Phonsine devait subir les remontrances de ses parents, mais elle bénéficiait par contre du soutien de ses frères, convaincus que ces escapades lui étaient bénéfiques. Et la Mamé Joséphine se rencognait sur son fauteuil en lui demandant : — *Cerquès encaro, ma Nèno !*⁷

D'un ton encourageant, mais où perçait parfois une ironie légère. Mais la petite ne renonçait pas facilement et ce manège dura tout un été.... Cependant, les parents de la fillette s'inquiétaient tout de même un peu. À force de poser des questions, ils arrivèrent à lui faire dire où elle se rendait pendant toutes ces soirées, et jusqu'à la tombée du jour. La Phonsine, en rechignant, consentit enfin à avouer qu'elle se rendait tous les soirs, pour se reposer, dans le pré du vieux mas effondré, perdu au milieu des bartas de la montagne.

— Ah ! Oui, dit le père, après un instant de réflexion. Bien sûr ! Tu sais bien, Mamé ? C'est l'ancien mas des *Majouffes*.⁸ Il n'y a plus rien qui tient debout là-dedans, mais la clairière est restée propre. C'est un miracle !

⁷ Tu cherches encore, ma Chérie !

⁸ Fraises

- *Oï, Oï*, déclara la vieille, toute pensive. *Saï bé éntés. Es pa luèn..... mé per i ana !!⁹*

— En tout cas, dit la mère en se retournant vers la petite, ce n'est pas trop dangereux, comme tes gourgs et tes valats... Je préfère te voir aller par là, plutôt. Fais seulement attention à ne pas déchirer tes vêtements..

— Laissez la faire, mère, dirent à leur tour les garçons, elle ne risque rien du tout. On connaît, là-bas. Il n'y a que des merles et des ronces. Laissez-la en paix.

L'affaire devait en rester là et la Phonsine put reprendre sa quête sans autre interrogatoire...

* * *

Au début de l'automne, les recherches de la Phonsine demeuraient vaines... La fillette désespérait de pouvoir rencontrer jamais la fameuse Roumèque.. La mauvaise saison allait venir, et elle ne pourrait plus sortir lorsque les journées allaient se raccourcir, et le froid mordre.

Après avoir battu les fourrés, les caches, les sentiers et les valats, la petite montait se reposer sur sa chaise de lauze plate au mas des Majouffes. Elle y attendait la tombée du jour en regardant les *répéténades*¹⁰ qui voletaient autour des ruines dans leur chasse aux derniers insectes de l'été finissant. Un soir que la Phonsine était perdue dans une rêverie morose, il lui sembla entendre prononcer son nom. C'était un appel étouffé qui lui paraissait provenir des ruines :

— ...sine !...sine !

⁹ Oui, oui. Je sais bien où c'est. Ce n'est pas loin, mais alors... pour y aller !

¹⁰ Chauve-souris.

La petite prêta l'oreille en se demandant si elle ne rêvait pas.....

Mais non. C'était bien son nom que l'on appelait ainsi, à voix basse, vers le vieux mur en ruine. L'appel se faisait plus net :

— Phonsine ! Phonsine !

La fillette se précipita vers le pan de mur écroulé qui ne tenait que par quelques pierres : — Phonsine ! Tu m'entends ?

— Je t'entends, dit la petite en s'avançant sans une hésitation. Qu'est-ce que tu me veux ? Et d'abord, où es-tu ?

— Tu m'entends, ma Phonsinette, dit la voix ? C'est bien. Mais est-ce que tu me vois ?

Il y avait dans le ton comme une anxiété mal dissimulée. La Phonsine écarquillait ses grands yeux noirs sur le grand trou d'ombre qui béait derrière le vieux pan de mur. Il lui semblait discerner une buée légère qui prenait lentement de la consistance, et qui ressemblait un peu à cette vapeur qui s'exhale d'un sol surchauffé par le soleil lorsque tombent les premières gouttes d'une pluie d'orage.

— Est-ce que tu me vois, ma Phonsinette ? Il y a si longtemps, si longtemps que je t'appelle en vain... Il y a si longtemps que je ne comptais plus que tu m'entendes un jour...

— Je te vois..... un peu ! déclara la petite.

— Eh bien ! Fillette ! Je croyais que tu me cherchais depuis bientôt trois mois, répondit la voix, un peu ironique. Je suis ... ce que vous appelez... la Roumèque !

Et, à ces mots, la vapeur se condensa, la buée prit forme.

La Phonsine, stupéfaite, vit se détacher du pan de mur ruiné une Grand Mère toute de blanc vêtue, avec de longs cheveux blancs, des yeux d'un bleu étrangement fané dans un visage plissoté par des milliers de rides fines comme des fils de soie. Elle était chaussée de sandales blanches et elle marchait sans que les brins d'herbe ne bougent sous ses pas. Dans ses mains, elle tenait un écheveau de longue laine rêche, ébouriffée et grise, qui lui descendait jusqu'aux genoux. La Phonsine regardait cette apparition de tous ses yeux.

— Je suis la Roumèque, répéta la Grand Mère Blanche, en souriant d'un air très doux devant la surprise de la petite fille, et il y a trois mois que je t'appelle sans trêve parce que je sais que tu me cherches... et ne m'entend pas qui veut. Mais toi, c'est tout ce que tu as à me dire ?

La pauvre gamine n'en croyait pas ses yeux. Elle en avait le souffle coupé .

— *Es pa tro léoù !* balbutia-t-elle ¹¹

Ce fut tout ce qu'elle put trouver à dire.

La Roumèque s'assit sur une dalle de lauze tout en la regardant, et les yeux bleus de la vieille dame étaient remplis de sympathie. Elle ne lâchait pas son écheveau de laine.

— On ne me trouve pas comme ça, dit-elle. Il y faut de la persévérance ! Tu me vois vraiment ! C'est extraordinaire ! Il y a si longtemps que cela n'est pas arrivé

Et elle avait l'air toute triste en disant cela.

— Que me veux-tu, Phonsine ?

¹¹ Ça n'est pas trop tôt !

La petite s'était assise aussi. Elle ne se sentait pas inquiète. Tout au contraire. La Vieille Dame Blanche dégageait autour d'elle un calme et un apaisement extraordinaire. Elle apparaissait irréaliste, impalpable et, en même temps reposante comme la vue des montagnes.

—D'abord, demanda la fillette, quand elle eut un peu rassemblé ses idées, on m'a dit que tu emportais les enfants polissons. Pour quoi faire ?

La Roumèque eut un rire léger, puis elle soupira :

— Cela, c'est une vieille histoire. C'est ce que disent les parents lorsqu'ils veulent que leurs enfants soient sages, mais ça ne tient pas debout. Je n'ai jamais emporté d'enfant et si quelquefois je me suis amusée avec des enfants, c'est seulement lorsqu'ils me demandent, comme toi, maintenant...

— Tu me crois, ma Phonsinette ??

La Roumèque souriait et la Phonsine sourit , soulagée. ... Elle le pensait bien, aussi, que cette sacrée Roumèque devait faire une excellente Grand Mère !!

Elle prépara dans sa tête une nouvelle question :

— Quel âge as-tu, Grand Mère Roumèque ?

— Age ? dit la Vieille Dame Blanche, âge ... ? Qu'est-ce que ça signifie, âge ? Si tu veux dire que je suis vieille, tu as raison, je le suis. J'ai au moins le même âge que ce serre, que ces arbres, que ces mas et cette eau qui coule là-bas dans le valat. Mais est-ce que ces choses ont un âge ? Est-ce que j'ai un âge, moi ? Je ne sais pas.

Mais toi, tu as de bien graves questions pour ton âge à toi, ma fillette. Tu sais, j'ai toujours été comme je suis. J'ai été vieille et toujours à la mode. Maintenant je ne suis pas plus âgée, mais je

suis dépassée. C'est peut-être cela, la vieillesse.. C'est sûrement cela.. Parce que, la vieillesse, cela vient surtout des autres, quand personne ne vous comprend plus...

Le ton de la voix était résigné et la Roumèque paraissait d'adresser aux montagnes. La fillette regardait, étonnée, cette étrange compagne qui tenait de si étrange discours... des discours que seule la Roumèque pouvait comprendre, peut-être.

— Mais, vois-tu, fillette, comme le soir vient vite ? Regarde comme les ombres s'allongent sur la montagne.. Il te faut rentrer au mas, sinon tes parents auront du souci... Va vite maintenant, et reviens demain... je t'attendrai...

La Roumèque regagnait son pan de mur. Elle paraissait se diluer dans l'air et les broussailles. La Phonsine se persuada qu'elle n'avait pas rêvé parce qu'une voix répétait au creux de son oreille :
— Demain ! Je t'attendrai... Demain !

FIN DE L'EXTRAIT